

# *Libretto*



WILLIAM MORRIS

LA SOURCE  
AU BOUT  
DU MONDE, II

roman

Traduit de l'anglais par

MAXIME SHELEDY

et

SOUAD DEGACHI

*Libretto*

Titre original :  
*The Well at the World's End*

© Tous droits réservés, Aux forges de Vulcain, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-379-6

LIVRE III

La Route vers la Source



## Une aventure dans le bois au pied des montagnes



La nuit avait avancé jusqu'à l'heure convenue : il était deux heures après minuit. Revêtu de son armure, Rodolphe sortit de sa tente et alla droit au chêne ébranché. Tête-Rousse l'y attendait déjà, mais accompagné d'un seul cheval. Comprenant là que son allié n'avait point renoncé à retourner à Outre-Malmont, Rodolphe le saisit par les épaules et l'étreignit, tout rude gaillard qu'il était. Tête-Rousse s'agenouilla quelques instants aux pieds du jeune chevalier, puis se releva et disparut dans la nuit. Sans plus attendre, Rodolphe se mit en selle et traversa prudemment la grand-route. Il s'enfonça dans les bois sans que quiconque cherchât à l'en empêcher. Bien que l'unique lumière, en cette nuit noire, fût celle des étoiles, Rodolphe (ou, pour être plus exact, son cheval) découvrit un sentier qu'il entreprit de suivre avant même les premières lueurs de l'aube. Après quelques lieues, la forêt devint moins épaisse, parfois même trouée de clairières çà et là.

Rodolphe fit chemin jusqu'au point du jour et se retrouva au milieu de l'une de ces petites clairières herbeuses perçant la forêt, au bout de laquelle les taillis semblaient à nouveau se refermer. Pensant être arrivé assez loin, il tira les rênes et regarda alentour. Il crut ouïr un bruit, moins discordant que le cri du geai dans les hêtres, mais plus strident que le gémissement de la brise du matin dans les bois. Tendait l'oreille, il lui sembla reconnaître une voix de femme. Lui revint alors

à l'esprit l'aventure si chère à son cœur qu'il avait autrefois vécue dans le Bois du Péril et, par cette longue nuit solitaire qui touchait à sa fin, il se prit à rêver tout éveillé à la superbe de sa geste passée. La voix s'était tue et Rodolphe, qui doutait encore de sa réalité, regroupa les rênes, jugeant qu'il valait mieux ne point s'attarder en ces lieux.

À peine son cheval avait-il repris son pas qu'une femme jaillit hors des taillis et courut à lui à travers la clairière. Rodolphe mit aussitôt pied à terre et s'en fut à sa rencontre, menant son cheval par la bride. S'approchant, il vit à sa mise que la femme était en détresse : elle avait remonté ses jupons pour mieux courir, révélant la nudité de ses jambes et ses pieds. Elle avait perdu sa coiffe et de longs cheveux noirs flottaient derrière elle. Sa robe déchirée découvrait ses épaules et sa gorge, et une de ses manches pendait en lambeaux, comme arrachée.

Elle courut à sa rencontre, s'écriant : « À l'aide, chevalier ! Secourez-nous ! » et s'éroula à ses pieds, haletante, en sanglots. Rodolphe se baissa et, la relevant, lui demanda doucement :

– Qu'est-il arrivé, gente damoiselle, qui vous mit en tel état ? Que puis-je pour vous ? Vous poursuit-on, pour que vous fuyiez de la sorte ?

Campée devant lui, la femme redoubla de sanglots puis, saisissant ses deux mains, s'exclama :

– Ô beau sire ! Venez donner secours à ma dame sans plus tarder ! Quant à moi, je me sais sauvée, car vous voici à mes côtés.

– Pardieu ! répondit Rodolphe. Dois-je me mettre en selle à l'instant ?

Joignant le geste à la parole, il chercha à rejoindre son cheval, mais la damoiselle, retenant ses mains dans les siennes, semblait ne point les vouloir lâcher. Elle garda le silence un instant, fixant le visage du chevalier avec insistance. C'était une belle femme, brune, souple et élancée... Et en vérité, il

ne s'agissait de nulle autre qu'Agathe, dont il fut déjà question dans ce récit.

Quelque peu décontenancé par un tel empressement, Rodolphe baissa les yeux sous son regard. Force lui fut alors de constater qu'en dépit de sa course entre ronces et épines nulle égratignure n'avait écorché ses jambes nues, de même qu'aucune blessure n'avait marqué son bras là où la manche avait été arrachée.

Elle reprit enfin la parole, non sans une certaine lenteur, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle devait dire :

– Ô chevalier, au nom du serment qui vous fit tel, je vous conjure d'aller auprès de ma dame, afin de lui porter assistance et secours : elle et moi avons été capturées par de mauvais hommes, et je redoute qu'ils ne la tourmentent et l'humilient avant que de l'emmener avec eux. Ils allaient l'attacher à un arbre lorsque je parvins à m'enfuir : ils avaient détourné leur attention de la simple servante que je suis, puisqu'ils détenaient sa maîtresse entre leurs mains.

– Je comprends, fit Rodolphe. Qui donc est ta maîtresse ?

– C'est la dame du Rocher Rouge, répondit la jeune fille. Et je crains fort que ces hommes ne soient les cavaliers d'Outre-Malmont, ce qui la place en bien fâcheuse posture, car une haine sans pareille brûle entre mon seigneur son époux et le tyran d'Outre-Malmont.

– Et combien ces cavaliers étaient-ils ? s'enquit Rodolphe.

– Ils n'étaient que trois, beau sire, seulement trois, répondit-elle. Que sont trois hommes pour vous qui êtes si beau, si fort, et comme le dieu de la guerre en personne ?

Rodolphe rit :

– Trois contre un, la cote m'est favorable ! Je t'accompagnerai, mais seulement si tu lâches mes mains et me laisses me mettre en selle. Ne souhaites-tu point monter derrière moi, belle damoiselle ? Grande doit être ta fatigue après la nuit que tu as vécue.

L'observant d'un air étrange, elle posa sur la poitrine de Rodolphe une main qui fit tinter les anneaux du haubert sous le surcot brodé.

– Que nenni, répondit-elle. Mieux vaut que je vous guide à pied, si grande est la confusion de mon état comme de ma mise.

Elle le lâcha enfin, mais son regard ne se détacha point de lui lorsqu'il monta en selle. Elle marchait près de lui, à hauteur de rênes, et Rodolphe s'étonna que, malgré sa grande hâte, elle aille d'un pas si tranquille, prenant soin d'éviter les accidents du sentier et posant délicatement le pied aux endroits les plus réguliers.

Ils parvinrent ainsi au taillis, qu'ils traversèrent, la damoiselle écartant avec maintes précautions les épines et ronces de leur chemin. Ils avancèrent de plus en plus lentement, jusqu'à atteindre un lieu accueillant, recouvert d'herbe et planté de chênes. Là, Agathe s'arrêta. Faisant face à Rodolphe, elle lui parla d'une voix fort différente, où ne résonnait plus nul accent douloureux ni plaintif, mais où pointait plutôt une jubilation moqueuse.

– Sire chevalier, dit-elle, j'ai une chose ou deux à vous confier. L'endroit est fort plaisant et sera idéal pour notre entretien : ni trop proche ni trop éloigné de ma dame, ce qui me permettra de retrouver aisément mon chemin jusqu'à elle. À présent, seigneur, je vous prie de descendre de votre monture et d'ouïr mes paroles.

À ces mots, elle s'assit dans l'herbe, près du tronc d'un grand chêne.

– Mais ta dame ? s'exclama Rodolphe. Qu'en fais-tu ?

– Ô sire, répondit-elle, ma dame s'en sortira très bien seule. Elle n'est point si fermement ligotée qu'elle ne puisse se libérer par elle-même si le besoin s'en fait sentir. Descendez donc de cheval, cher seigneur, descendez !

Mais Rodolphe demeura en selle et, sourcils froncés, s'enquit :

– Que signifie ceci, jouvencelle ? M’aurais-tu joué quelque farce ? Où est donc la dame que tu m’as supplié de délivrer ? Si tout cela n’est qu’un jeu, laisse-moi reprendre ma route, car le temps presse et j’ai une grande tâche à accomplir.

La servante se leva, s’approcha de Rodolphe et posa une main sur son genou. Avec un regard languissant, elle lui dit :

– Fort bien, messire, je vous puis conter toute l’histoire, même si vous restez en selle. Vos adieux seront de toute façon des plus brefs lorsque je vous aurai tout dit.

Là-dessus, la damoiselle soupira.

Rodolphe ne voulut point la contrarier, la voyant devenue si accorte et douce, si enjôleuse quoique triste. Il descendit donc de son cheval et l’attacha à un arbre. Puis il s’approcha de la jouvencelle, qui s’était étendue dans l’herbe, et dit :

– Raconte-moi donc ton histoire, je te prie. Mais s’il n’est rien que j’y puisse faire, cesse de me retenir.

– Tout d’abord, je dois vous avouer que le Rocher Rouge était une tromperie, répondit la damoiselle. Ma dame est en vérité la reine d’Outre-Malmont, je suis son esclave, et c’est moi qui ai œuvré pour vous attirer hors du camp.

Le sang monta au front de Rodolphe sous l’effet de la colère. Lui revenait à l’esprit de quelle façon, depuis son départ des Hauts-Prés, il n’avait cessé d’être le jouet de la volonté des uns et des autres. Il garda néanmoins le silence. Agathe lui jeta un coup d’œil timide avant que d’ajouter :

– Je dois vous dire qu’étant son esclave, je n’ai agi ainsi que pour la servir et obéir à son ordre.

– Et Tête-Rousse ? demanda brusquement Rodolphe. Tête-Rousse que j’ai sauvé des tortures et du trépas, le connais-tu ? Le connais-tu donc ?

– Oui-da, répondit-elle. C’est lui qui m’a instruite de tout ce que les sergents et leurs semblables lui avaient appris de vous. Et les mots que vous avez ouïs de sa bouche étaient en vérité les miens.

– Or çà ! s'exclama Rodolphe. C'est donc un traître lui aussi !

– Que nenni, protesta-t-elle, c'est un homme droit et plein d'amour pour vous. Quoi qu'il vous ait dit, sa parole était sincère. Et je puis affirmer ici et maintenant que tout ce qu'il a prédit du destin qui vous attendait à Outre-Malmont était la pure vérité – Agathe se leva d'un bond et, joignant les mains, déclara : Je vous sais à la recherche de la Source au bout du monde et de la damoiselle que mon seigneur a ravie au montagnard. Mais je jure à présent que si vous retournez à Outre-Malmont, vous courez à votre perte. Vous vous retrouverez dans la plus fâcheuse posture qui soit, et attirerez de surcroît sur votre damoiselle la pire des humiliations et les plus grands tourments.

– Je te crois, dit Rodolphe. Mais quel sort est le sien à cette heure ? Parle !

– Son sort n'est pas si terrible, répondit Agathe, car ma dame ne nourrit point encore à son égard de trop grande haine. Et ce qui importe davantage, c'est que mon seigneur l'aime, à sa façon particulière. Il me semble même qu'il la craint, car malgré le refus qu'elle oppose toujours aux assiduités dont il la poursuit, il n'a point esquissé ne serait-ce qu'une menace. Cela ne s'était jamais vu auparavant : tout autre femme eût, à sa place, déjà connu les affres qui, à Outre-Malmont, mènent au trépas.

Rodolphe pâlit à ces mots et, dardant sur elle un regard féroce, demanda :

– Eh donc, comment connais-tu si bien les secrets du seigneur d'Outre-Malmont ? Qui te les a confiés ?

Agathe sourit et minauda :

– Mon esprit comme mon corps sont fort habiles à soustraire toutes sortes de confidences... Quoi qu'il en soit, je ne vous dis que la pure vérité au sujet de cette damoiselle : le danger qu'elle court à cette heure deviendra mortel, oui-

da, sitôt que vous, son bien-aimé, aurez franchi les portes d'Outre-Malmont...

– Point du tout ! protesta Rodolphe avec colère. Je ne suis nullement son bien-aimé, seulement son bienfaiteur.

– Fort bien, dit Agathe, les yeux baissés et les sourcils froncés. Mais lorsque mon seigneur aura eu vent de vos bienfaisantes intentions, il la précipitera aussitôt dans les abîmes de sa cruauté. Oui-da, à dire le vrai, je souhaiterais – pour votre seul salut, car le sien m'indiffère – qu'elle se soit enfuie lorsque le seigneur s'en reviendra chez lui.

– Certes, fit Rodolphe, rougissant. Est-il quelque espoir que cela puisse advenir ?

– Je le pense, répondit Agathe – elle garda le silence un instant, puis murmura : L'on raconte que tout homme qui pose son regard sur elle en est immédiatement épris, oui-da, et souhaite aussitôt gagner ses faveurs, malgré tout le dédain qu'elle oppose à son désir. Elle est peut-être déjà parvenue, de cette manière, à s'échapper d'Outre-Malmont.

Rodolphe, troublé, se tint coi un instant. Puis il reprit :

– Tu ne m'as jusqu'ici nullement expliqué la pantomime que tu m'as jouée, ni pourquoi tu m'as attiré hors du camp. Dis-le-moi vite, que je puisse t'accorder mon pardon et reprendre ma route.

– Je jure sur vos yeux, répondit-elle, que la vérité n'est autre que celle-ci : ma dame s'est éprise de vous dès le premier regard – comme il en va de toutes les femmes, à dire le vrai. Quant à moi, même si j'affirmai le contraire à ma dame, je ne vous avais jamais vu avant notre rencontre en ce bois tantôt – à ces mots elle soupira, sa main droite jouant distraitement avec le tissu déchiré autour de sa gorge, puis elle ajouta : Elle a pensé que, si vous deveniez son esclave à Outre-Malmont, elle commanderait certes votre corps, mais ne parviendrait point à gagner votre cœur. En revanche, si le hasard vous la faisait rencontrer en détresse, à la merci de mauvaises mains

dont vous la délivreriez, elle parviendrait peut-être à susciter en vous quelque pitié qui pourrait avec le temps se muer en amour, comme il en a souvent été par le passé, car ma dame est belle femme. C'est pourquoi, servante et esclave de cette dame – et ne vous ayant, je le rappelle, jamais vu auparavant –, je pris sur moi d'inventer cette aventure, cette fable de ménestrel à laquelle je donnai chair. Je m'en fus donc parler à mon seigneur et lui révélai toute l'affaire : il se gaussa bien sûr de ma dame, mais sembla satisfait. Son souhait était en effet qu'elle s'éprenne entièrement de vous, car il redoutait sa jalousie et voulait s'en prémunir, afin qu'elle ne jouât nul tour ni ne cherchât à nuire à la damoiselle dont il venait de s'enamourer. C'est pour cette raison qu'il vous libéra – en paroles, tout du moins –, bien décidé à vous réserver le sort qui l'arrangerait lorsque vous retomberiez entre ses griffes, ce dont il ne doutait point. Car j'ai bien vu la haine qu'il nourrissait pour vous en son cœur. Peu avant votre départ du camp, la reine et moi-même nous rendîmes donc secrètement en ces bois, non loin d'ici. Là, je dérangeai la mise de ma dame ainsi que la mienne, afin que la mascarade que nous allions jouer semblât une véritable aventure à vos yeux. Puis, je vins à vous, comme guidée par le hasard, afin de vous mener à elle. Si vous étiez accouru, nous avions prévu pour vous quelque récit de notre invention, et les lois de la chevalerie auraient commandé de la secourir et de la mener où elle le souhaitait, à savoir Outre-Malmont, après un passage par une forteresse des alentours, qui dépend de la même seigneurie. Voilà donc toute l'histoire. À présent, si tel est votre souhait, libre à vous de m'accorder votre pardon ou, si vous le préférez, de dégainer votre épée pour me trancher la tête – ce qu'à la vérité je crois la meilleure solution.

Elle s'agenouilla devant lui, paumes jointes, et lui adressa un regard suppliant. Le visage de Rodolphe s'assombrît un instant, puis ses traits se détendirent enfin :

– Quel piètre ménestrel tu ferais, jeune fille ! Ta mascarade est bien vaine : ne vois-tu point que la ruse me serait apparue à Outre-Malmont, et que je n'en aurais conçu pour ta dame que de la haine, et nul amour ?

– Oui-da, opina-t-elle. Mais ma dame, entre-temps, aurait sans doute été rassasiée de votre amour et vous aurait alors volontiers livré au seigneur. Prêtez plutôt l'oreille : je viens de vous délivrer. Vous voici désormais débarrassé du seigneur, de la dame et de moi-même. Et je vous répète que la fin misérable qui vous attendait, votre damoiselle et vous, au royaume d'Outre-Malmont, eût été pour le moins inéluctable.

– Certes, certes, fit Rodolphe à voix basse, comme à part lui. Je n'en suis pas moins seul et sans secours – se tournant vers Agathe, il reprit : Je t'accorde finalement mon pardon et prends congé sans plus tarder, car je sais que, dès votre retour au camp, la traque sera lancée.

Elle se releva et, l'air humble, répondit :

– Nenni-da, seigneur, je m'en vais vous prouver ma reconnaissance pour votre pardon en forgeant quelque nouvelle fable qui convaincra ma dame de prolonger de deux ou trois jours notre aventure en ces bois. Les victuailles que nous avions prévues y pourvoient abondamment.

– Je te sais gré de cela, au moins, dit Rodolphe, et te fais confiance pour parvenir à tes fins.

– J'oserai seulement quémander à mon tour quelque gage de votre gratitude, dit Agathe, car une récompense d'une tout autre nature m'attend à Outre-Malmont.

– Je te l'accorderai sans hésitation, répondit Rodolphe.

– Ma récompense serait un baiser de vous avant que de nous séparer, dit-elle.

– Il me faut donc tenir parole, dit Rodolphe. Je dois toutefois t'avouer que ce baiser sera dénué d'amour.

Elle ne répondit point et, posant ses mains sur la poitrine

de Rodolphe, leva le visage vers le jeune homme, qui baisa ses lèvres.

– Chevalier, dit-elle alors, la femme que vous venez d’embrasser est esclave et fort rouée. Elle n’en est pas moins prête à souffrir pour vous. Ne m’en veuillez donc point pour ce baiser, et ne vous repentez point de votre bonté.

– Quelles souffrances te verras-tu infliger ? demanda-t-il.

Elle lança à Rodolphe un regard résolu et répondit :

– Adieu-va, que toutes choses vous soient bonnes.

Puis elle se retourna et s’éloigna lentement à travers le bois. Rodolphe n’était point sans ressentir de pitié pour elle, mais il soupira, remontant en selle : « Comment l’aider... ? La voici sans doute en bien fâcheuse posture, mais je ne puis pourtant porter secours au monde entier. »

Il reprit ses rênes et s’en fut.

## II

### La traversée de la forêt



Rodolphe parcourut un long chemin et ne vécut pour toute aventure que le quotidien des bois. À mesure qu'il avançait, il se sentait le cœur plus léger d'avoir échappé à toute cette confusion et aux manigances de ces étrangers qui, ignorant tout de lui et des siens, tentaient d'abuser de lui à leur profit. Il était heureux de pouvoir enfin reprendre sa quête, seul, libre, sauf et bien armé.

La forêt n'étant point trop épaisse, Rodolphe parvint à observer la course du soleil et à se diriger vers l'est, autant qu'il pouvait en juger. Il avait emporté des victuailles et trouva çà et là quelques baies mûres qui l'aidèrent à économiser son pain. L'eau ne vint point non plus à lui manquer, car il remonta longtemps un ruisseau, sans doute descendu des montagnes, qui traversait les bois. Il se résolut toutefois à l'abandonner, voyant que le cours d'eau virait par trop vers le nord. La lumière commençait à faiblir lorsqu'il atteignit une clairière au milieu de laquelle se trouvait un point d'eau, et la journée s'acheva sans qu'il eût vu âme qui vive, homme ou bête, après avoir quitté Agathe. Il s'allongea dans l'herbe et dormit là, l'épée dégainée à son côté, ne s'éveillant point avant que le soleil fût haut dans le ciel, le lendemain. Il se leva alors sans tarder et, après s'être lavé et restauré, reprit son chemin.

Peu de temps après, la forêt commença à s'éclaircir et la

terre, plane jusqu'alors, se bossela de collines et de vallons, d'où les arbres finirent par disparaître tout à fait. Rodolphe y aperçut maintes bêtes sauvages, dont plusieurs cerfs et force sangliers. Il croisa même, près d'un arbre à miel, un ours qui avait dérobé aux abeilles quantité de rayons. À sa vue, Rodolphe tira son épée et l'animal prit la fuite, laissant là le fruit de sa rapine, dont le chevalier put dîner par la suite. Plus tard, il découvrit, au sud d'une lande, quelques vignes chargées d'un raisin mûr dont il se repute avant de reprendre sa route.

Avant la tombée de la nuit, il retrouva le ruisseau de la veille, qui à présent filait tout droit vers l'est, et passa la nuit sur sa berge. Le lendemain, il suivit à nouveau le cours d'eau sur une longue distance, jusqu'à ce que celui-ci lui semblât de nouveau obliquer par trop vers le nord. Alors Rodolphe le quitta et se dirigea le plus vers l'est possible, autant qu'il en pouvait juger par la position du soleil.

Il traversa ensuite de petites futaies et, entre celles-ci, des collines couvertes d'herbe longue et drue, piquetées d'ajoncs et de buissons d'épines. De temps à autre, Rodolphe apercevait au loin l'immense muraille des montagnes s'élever dans les airs comme un grand nuage sombre, qui semblait vouloir avaler le ciel. C'était une vision d'effroi, mais elle emplissait Rodolphe de joie, car il se savait ainsi sur la bonne voie. Il poursuivit sa chevauchée, remontant la pente d'une colline, du haut de laquelle il vit s'étaler à ses pieds une pinède si vaste qu'il n'en put distinguer les limites, ni au nord ni au sud.

L'après-midi touchait à sa fin, et Rodolphe se demanda s'il valait mieux passer la nuit en cet endroit ou se hâter dans l'espoir de gagner quelque clairière avant l'obscurité. Mais l'inhospitalité de ces parages et l'absence de tout point d'eau l'incitèrent à poursuivre son chemin, après avoir laissé son cheval se reposer et paître un instant. Il reprit ensuite sa route et s'enfonça dans les bois.

### III

## Une autre aventure dans le bois au pied des montagnes

**B**ientôt, les pins se resserrèrent tant et si bien que, lorsque le soleil commença à décliner, l'obscurité tomba d'un coup. Rodolphe poursuivit son chemin dans la pénombre de la forêt où nul vent ne soufflait, où tout était calme, jusqu'aux quelques animaux sauvages qui croisèrent sa route, silencieux eux aussi. Il lui sembla alors ouïr le pas d'un cheval sur ses traces, non loin de lui. Songeant que la traque était peut-être déjà lancée, il se hâta le plus possible. Mais bientôt, la nuit devint si noire qu'il fut contraint de s'arrêter. Il mit donc pied à terre et s'adossa à un arbre, sans lâcher les rênes de sa monture. Prêtant l'oreille avec attention, il fut désormais certain d'entendre un bruit de sabots, tout proche. Riant sous cape, Rodolphe pensa : « Si mon cheval et moi demeurons cois, notre poursuivant pourrait passer à trois pieds de mon nez sans même s'en apercevoir. » Il jeta donc un pan de son manteau sur la tête de son cheval, de crainte qu'il ne hennisse en sentant la présence de l'autre animal. Il se tint là, immobile, aux aguets. Le bruit allait augmentant, et Rodolphe put clairement ouïr les sabots approcher de plus en plus. Ils s'arrêtèrent tout à coup, puis une voix retentit :

– Holà ! Y a-t-il âme qui vive en ces bois ?

Rodolphe ne dit mot, attendant d'en savoir plus. La voix reprit :

– S’il y a quelqu’un, qu’il soit assuré que je ne lui veux aucun mal, bien au contraire, car j’apporte avec moi quelques vivres.

La voix était claire et douce comme le chant du merle en avril. Elle poursuivit :

– Nulle réponse ne vient mais je sens pourtant bien qu’il y a quelqu’un près d’ici. J’ai grande lassitude de cette forêt déserte et recherche compagnie.

En l’écoutant, Rodolphe songeait à ces récits de voyageurs pris au piège des fées sylvestres et autres créatures malfaisantes. Mais il se dit : « Au moins ne s’agit-il point là de quelque émissaire du seigneur d’Outre-Malmont... Et saint Nicolas me protégeant, je n’ai rien à craindre des fées. Quel couard je ferais si je laissais une vague peur m’empêcher de répondre à ce nouveau venu ! »

Rodolphe prit alors la parole d’une voix forte et enjouée :

– Oui, il y a bien ici quelqu’un qui souhaite votre compagnie, si jamais nous parvenons à nous rejoindre. Mais comment même se voir, en cette obscure forêt ?

L’autre rit, d’un rire doux et joyeux, et répondit :

– Or çà, n’avez-vous nul silex ni briquet ?

– Non point, répondit Rodolphe.

– Moi si, dit l’inconnu. Et j’ai grande envie de vous voir, car votre voix m’est agréable. Attendez un peu, que j’aie à tâtons nous ramasser une ou deux branches.

Rodolphe rit à son tour en entendant le nouveau venu fourrager çà et là. Puis vint le battement de l’acier contre la pierre et Rodolphe vit les étincelles jaillir, rendant sa verdure à une petite portion de la forêt. S’éleva alors une claire flammèche, à la faveur de laquelle les troncs des arbres se dessinèrent distinctement et, à quelques pas de Rodolphe, un cheval apparut, ainsi qu’un homme penché au-dessus du feu. Ce dernier se redressa soudain et s’écria :

– Or çà, un chevalier en armes ! Approche donc, compa-

gnon de solitude ! Voilà cinq jours que je n'ai ouï la voix d'un fils d'Adam, alors approche et parle-moi ! Tu y gagneras le souper et la lumière du feu.

– La récompense est avantageuse, répondit Rodolphe en riant.

Menant son cheval par la bride, il s'avança d'un pas sûr, car le feu avait bien pris et la forêt autour d'eux était à présent tout illuminée. Rodolphe vit alors que le nouveau venu portait une étrange armure, de celles que l'on porte en ces contrées, recouverte d'un long surcot vert, et qu'il était coiffé d'une brillante salade d'acier. L'homme était de corpulence mince et de petite taille.

Rodolphe se dirigea hâtivement vers lui. Il posa jovialement la main sur son épaule et, lui donnant l'embrassade, s'exclama :

– À toi cette accolade de paix en ces sauvages contrées !

Rodolphe lui trouva le visage lisse et le souffle doux.

Prenant sa main, le nouveau venu le mena à la lumière du feu et l'observa en silence. Rodolphe lui rendit son regard. L'étrange salade que l'individu portait ne dissimulait qu'une partie de son visage. En découvrant celui-ci, le cœur de Rodolphe s'emplit d'une joie soudaine :

– Or ça ! s'écria-t-il. Mais j'ai déjà baisé ce visage par le passé ! Ô mon amie, ma chère amie !

– Oui-da, répondit le nouveau venu, je suis bien une femme, et fus un bref moment votre amie à Fort-l'Abbé, puis à la croisée des chemins dans le Bois du Péril.

Rodolphe étreignit alors la jeune femme et l'embrassa de nouveau. Mais celle-ci se dégagea et dit :

– Mon ami, aidez-moi plutôt à ramasser du bois pour notre feu, afin qu'il ne se meure point et ne rende nos visages à l'obscurité, changeant ces retrouvailles en quelque songe.

Elle s'affaira donc à récolter du bois pour le feu et, levant la tête vers Rodolphe, déclara :

– Que la forêt brille de mille feux, car cette nuit mérite d’être célébrée!

Ils amassèrent un tas de bois et firent grand feu. Rodolphe défit ensuite son heaume et son haubert, et lorsque la damoiselle l’imita, la beauté de son visage découvert lui apparut entièrement. Ils prirent place auprès du feu et la damoiselle tira de ses sacoches quelques victuailles et du vin qu’elle tendit à Rodolphe. Celui-ci les accepta volontiers, saisissant sa main au passage.

– Redevenons-nous les amis que nous étions à Fort-l’Abbé et à la croisée des chemins dans le Bois du Péril? demanda-t-il en souriant.

La damoiselle secoua la tête et répondit :

– Si seulement nous le pouvions! Las, c’est impossible, désormais. Bien des changements sont advenus, malgré le peu de temps qui s’est écoulé depuis lors.

Rodolphe lui adressa un regard plein de tristesse.

– Vous m’étiez pourtant si chère, alors.

– Certes oui, dit-elle, vous m’étiez cher aussi, mais j’ai vécu bien des mésaventures entre-temps, et je ne suis plus celle que j’étais.

– Qu’entendez-vous par là? s’enquit Rodolphe.

À la seule lumière du feu, Rodolphe vit qu’elle rougissait.

– J’étais alors une femme libre, répondit-elle, et ne suis plus à présent qu’une esclave en fuite.

Rodolphe partit d’un rire amusé :

– Voilà qui nous rapproche encore davantage! Je suis un esclave en fuite moi aussi!

Elle sourit et baissa les yeux.

– Comment cela se peut-il, me le direz-vous?

– Certes oui, répondit-il. Mais pas avant que de m’enquérir d’une ou deux choses.

Elle acquiesça, l’observant d’un air grave, comme une enfant sur le point de réciter sa leçon.

– Lorsque nous nous quittâmes dans le Bois du Péril, commença Rodolphe, vous étiez résolue à trouver la Source au bout du monde, dussiez-vous y perdre la vie. Mais vous ne portiez point, à l'époque, ce collier que j'aperçois aujourd'hui à votre cou, et qui, voyez ! est en tout point semblable au mien. Me direz-vous d'où il provient ?

– Oui-da, répondit la damoiselle. Je le tiens d'une femme, puissante m'a-t-il semblé alors, et assurément très belle, qui me délivra d'un sort funeste et d'un péril sans nom, dont je vous parlerai en temps voulu. C'est elle qui m'indiqua le chemin de la Source au bout du monde et me prévint des épreuves qui attendent ceux qui se lancent à sa recherche – autant de choses que je vous révélerai bientôt.

– Quant à votre mise en esclavage, dit Rodolphe, nul besoin de m'en faire le récit, car j'en appris les péripéties de la bouche même de ceux-là qui vous traînèrent à Outre-Malmont. Dites-moi plutôt : ces contrées sont désertes, sans nulle route ni chemin, or c'est là que nous nous rencontrons, comme au milieu d'un profond océan, animés par une même quête... Saviez-vous donc que j'étais à votre recherche, et que nous nous retrouverions ?

Le feu commençait à faiblir, mais Rodolphe n'en sentait pas moins le regard résolu de la damoiselle posé sur lui. Il y eut pourtant un léger tremblement dans sa voix lorsqu'elle répondit :

– Mon bon ami, je nourrissais l'espoir que vous fussiez parti à ma recherche et que vous me retrouvassiez. En effet, la belle femme qui me donna le chapelet m'entretint à votre sujet et me révéla que vous étiez également en quête de la Source au bout du monde. J'avais, quant à moi, déjà vu la bonne fortune briller dans vos beaux yeux. Mais dites-moi, cher ami, qu'arriva-t-il donc à cette femme pour qu'elle ne soit point à vos côtés en ce jour ? Car elle parlait de vous d'une façon qui laissait entendre que seule la mort aurait pu vous séparer.

– C'est bien la mort qui nous sépara, répondit Rodolphe.

La damoiselle baissa la tête en silence et Rodolphe ne prononça plus le moindre mot jusqu'à ce qu'elle se lève pour jeter du bois au feu. Alors, d'un ton enjoué, il s'adressa à elle, qui lui tournait le dos, contemplant les flammes :

– Puisque nous sommes peut-être voués à passer un long moment ensemble, apprenez-moi donc votre nom : n'est-ce point Dorothee ?

Elle tourna vers lui un visage souriant.

– Non point, seigneur. Ne vous ai-je jamais dit mon nom auparavant ? Ceux qui me firent baptiser prièrent le prêtre de me nommer Ursule, en l'honneur de la protectrice des vierges. Et votre nom, quel est-il ?

– Je suis Rodolphe des Hauts-Prés, répondit-il.

Il resta un moment assis en silence, repensant à ce rêve qui l'avait étrangement trompé sur le prénom de la damoiselle, alors qu'il l'avait si justement éclairé par ailleurs.

Elle s'approcha et se rassit près de lui.

– J'ai répondu à vos questions, dit-elle, mais vous ne m'avez en revanche pas encore fait le récit de votre captivité.

La voix de la jeune fille fut une caresse à ses oreilles et Rodolphe, contemplant son visage, parla de sa voix la plus douce :

– Mon récit sera des plus brefs, du moins pour l'instant : je quittai Blanchemuraille avec une compagnie de marchands, lancé sur votre trace et celle de la Source au bout du monde. Tout se passa bien pour moi, jusqu'à mon arrivée à Bourg-l'Or, où j'essayai la trahison d'un félon qui, ayant promis de me mener à Outre-Malmont sans encombre et de m'en apprendre davantage sur la route de la Source, me vendit en fait au seigneur d'Outre-Malmont. Ce dernier voulut m'emmener en sa demeure, ce qui tout d'abord ne me déplut point, car j'espérais vous y retrouver. Par la suite – mais la honte me retient de vous conter toute l'histoire –, sa dame et

épouse jeta son dévolu sur moi, et je me retrouvai pris dans les filets de sa ruse. L'on me prévint toutefois – et je prêtai foi à ces dires – qu'il serait néfaste, pour vous comme pour moi, de tenter de vous retrouver à Outre-Malmont. C'est pourquoi je saisis la première occasion pour prendre la fuite – ce que je vous conterai un autre jour.

La damoiselle avait pâli en l'écoutant.

– Oui-da, c'est bien la grâce de Dieu qui vous retint d'aller me retrouver à Outre-Malmont, où nous aurions tous deux souffert de la perversité de ce couple maudit – et si vous étiez arrivé là-bas alors que je m'étais enfuie, vous seul auriez péri. Mon cœur saigne à cette idée, alors même que vous êtes maintenant à mes côtés.

– Ces dernières paroles m'incitent à vous faire une demande qui m'emplit de crainte et de honte, dit Rodolphe. Mais dites-moi tout d'abord, ce seigneur d'Outre-Malmont est-il aussi cruel que le fait accroire la terreur qu'à tous il inspire? Car nul ne saurait être tant craint sans être malfaisant.

La jeune femme garda le silence un instant, puis répondit :

– Sa cruauté est telle qu'on le pourrait croire sorti des Enfers.

Une expression douloureuse apparut sur le visage de Rodolphe.

– Chère amie, dit-il, voici ce que j'ai tant de mal à vous demander : de quelle façon usa-t-on de vous à Outre-Malmont? Vous infligea-t-on quelque humiliation?

– Nenni-da, répondit-elle doucement, n'ayez crainte. Nulle humiliation ne me fut infligée, hormis ma condition d'esclave et de captive. À dire le vrai, ajouta-t-elle en souriant, je m'enfuis heureusement à temps, prenant ainsi mes tourmenteurs de vitesse. Pour tout vous dire, il s'agit là d'une bien maléfique demeure, une région de l'enfer à elle seule. Mais oublions-la sur-le-champ, car son seul souvenir me meurtrit, et en cette forêt nous en voilà réchappés. Attisons plutôt ce feu à présent,

car je vois votre visage s'enténébrer et cela ne me plaît guère. Plus tard, en nous allongeant pour trouver le sommeil, nous échangerons quelques mots du chemin à suivre demain.

Ils jetèrent donc quelques branches et pommes de pin au feu, et il fut doux à Rodolphe de voir le visage de la jeune femme réapparaître dans la pénombre des bois. Lorsqu'ils furent à nouveau assis côte à côte, elle déclara :

– Nous sommes l'un comme l'autre en quête de la Source au bout du monde. Lequel d'entre nous en connaît le mieux le chemin ? Qui guidera l'un, qui suivra l'autre ?

– Si vous n'en savez plus long que moi, répondit Rodolphe, l'on peut dire que vous en savez bien peu. À dire le vrai, c'est dans l'espoir que vous me guidiez que je vous ai tant et tant cherchée.

Elle rit doucement à ces mots.

– Assurément, chevalier. C'était donc là le seul objet de votre quête, et non point de me porter secours ?

– À la vérité, j'étais plus que tout résolu à vous délivrer, répondit Rodolphe gravement.

– Fort bien, fit Ursule. Me voici délivrée, et je veux bien croire que ce doit être grâce à vous. Et comme j'imagine que vous en escomptez bonne récompense, je vous mènerai donc à la Source au bout du monde. Cela vous suffit-il ?

– Non point, répondit Rodolphe.

Ils se turent un instant, puis elle reprit :

– Lorsque nous aurons bu l'eau de la Source et reprendrons la route du retour, ce sera peut-être à vous de nous servir de guide, car je ne saurai alors plus où aller, égarée par les songes que la Source et d'autres pensées auront fait naître en moi. Le foyer qui un jour fut mien s'est en effet évanoui, tel un rêve.

Rodolphe la regardait, mais ne semblait point l'écouter vraiment.

– Oui, vous me guiderez, dit-il. Je n'ai après tout jamais

cessé de me laisser guider, depuis que j'ai quitté les Hauts-Prés...

Elle lui jeta un regard empreint de tristesse et dit :

– Vous n'avez point prêté l'oreille à mes propos. Alors je vous le répète : le temps viendra où c'est vous qui guiderez mes pas.

Dans l'esprit de Rodolphe s'était ravivé le souvenir du voyage qu'il avait fait au retour du Lac du Chêne. Il dut lutter pour éloigner cette pensée.

– Connaissez-vous vraiment bien la route de la Source? demanda-t-il dans un soupir – elle acquiesça. Savez-vous où se trouve le Rocher du Guerrier?

– Oui-da, répondit-elle.

– Et le Sage qui habite cette forêt?

– Assurément, répondit-elle. Et demain soir ou le jour suivant, nous l'irons consulter. L'on m'a appris où il demeure, et je sais qu'on le nomme le Sage de Songemanse. Je dois pourtant vous avertir du péril qu'il y a à lui rendre visite : sa retraite est connue des cavaliers d'Outre-Malmont, qui pourraient nous y suivre. Je crois cependant que le Sage saura trouver quelque façon de remédier à cela.

– Et comment apprîtes-vous tout cela, mon amie? demanda Rodolphe, dont le visage se troubla à nouveau.

– Je tiens toutes ces connaissances de la femme qui me parla dans le bois, aux environs de La Ferté-sous-Faloise, répondit-elle simplement – la jeune femme fit mine de ne point remarquer le trouble qui s'était emparé de Rodolphe et ajouta : Faites-moi confiance en cela, vous êtes plus proche de la Source au bout du monde ici, en ma compagnie, que n'importe quelle autre créature sur cette Terre. Oui-da, le Sage de Songemanse fût-il mort ou disparu, je connaîtrais tout de même suffisamment d'indices pour nous mener au Rocher du Guerrier et nous faire franchir la montagne – même si le vieillard nous aiderait bien sûr à y voir plus clair. Pour l'heure,

je vois que vous ployez sous le poids d'un ancien chagrin, et que vous êtes également bien las des épreuves du voyage. Je vous conseille donc de vous étendre et de dormir ici, en cette forêt, afin d'oublier votre peine. Demain sera un autre jour.

– Puisse demain être déjà là, répondit Rodolphe, que je puisse contempler votre visage à la lumière de ce jour nouveau. Mais vous avez raison : je suis épuisé.

Rodolphe alla donc quérir sa selle et, s'allongeant, y appuya sa tête. Il ne tarda point à sombrer dans le sommeil. La damoiselle, quant à elle, après avoir à nouveau nourri le feu, s'assit auprès du jeune chevalier pour le veiller, l'épée dégainée à ses côtés, jusqu'à ce que l'aube commençât à poindre entre les arbres. Alors, elle s'étendit à son tour et s'endormit.

## Où ils poursuivent la traversée de la forêt



Lorsque Rodolphe s'éveilla le lendemain, il vit, autant que les arbres le lui permettaient, qu'il faisait grand jour. Il se leva promptement et chercha sa compagne du regard, mais ne l'aperçut point. Il crut un moment que tout cela n'avait été qu'un songe, mais constata bientôt que le feu avait été ranimé de ses cendres, et remarqua, posés près de lui, le haubert, l'étrange heaume et l'épée de la damoiselle. Celle-ci apparut alors à travers les arbres, pieds nus, son surcot de soie aux manches vertes relevé sous le genou et ses cheveux détachés ondoyant autour de son visage. D'un pas léger, elle s'approcha de Rodolphe l'air radieux, sourire aux lèvres et rouge aux joues, mais ses yeux étaient embués comme si elle ne contenait qu'à grand-peine les larmes de joie provoquées par ces retrouvailles matinales. Il la trouva plus magnifique encore qu'auparavant et l'aurait volontiers enlacée si elle ne s'était tenue à distance, rougissant de plus belle.

– Salut à vous, ô compagnon de route ! dit-elle de sa voix cristalline et douce. La journée commence et nos tâches nous attendent. J'ai découvert par là-bas un clair étang sylvestre où me laver et chasser la nuit. Si vous en voulez faire de même avant que de me retrouver, je m'en vais préparer notre déjeuner pendant ce temps-là. Nous prendrons la route aussitôt après.

Rodolphe s'exécuta, sans cesser de penser à elle un seul

instant, puis la rejoignit, rafraîchi et gai. Il alla voir leurs chevaux, leur donna du fourrage ramassé au bord de l'étang, et s'en retourna vers Ursule qui avait déjà pourvu au repas. Ils rompirent alors le jeûne dans la joie.

Rodolphe s'en alla ensuite seller leurs montures. À son retour, il trouva Ursule tout affairée à nouer sa longue chevelure.

– Puisque nous allons reprendre notre route, dit-elle en souriant, il me faut redevenir chevalier en armes. À la vérité, je n'ai dénoué mes cheveux et relevé mon surcot que parce que vous connaissez mon secret, et suis fort marrie, cher ami, de devoir à nouveau revêtir ce disgracieux accoutrement, après des retrouvailles si longtemps espérées. Mais c'est la nécessité qui m'imposa cette extravagante armure, que l'occasion me fit dérober à un jouvencel d'Outre-Malmont, le neveu du seigneur qui, à l'instar de son oncle, se faisait tantôt soupirant, tantôt tyran. Mais je vous conterai cela plus tard, ainsi que les ruses que je déployai ces derniers jours, entre baisers et coups de fouet. Allons, armons-nous sans tarder et mettons-nous en selle ! Mais d'abord, tenez : voici un objet qui, entre vos mains, saura nous garder de la famine. Je ne suis, quant à moi, qu'une piètre archère, et nullement femme d'armes, malgré les apparences.

Elle lui tendait un petit arc turc et un carquois de flèches, qu'il prit avec satisfaction. Ils s'aidèrent ensuite mutuellement à revêtir leurs armures. Tandis qu'elle équipait Rodolphe, la damoiselle remarqua :

– Comme votre haubert est sûr et de belle facture, mon ami ! Ma cotte n'est qu'un bimbélot, en comparaison, avec tous ses anneaux d'or et d'argent, et son col paré de bijoux. Et que vos plates sont larges, épaisses, et bien ouvragées ! Les miennes servent tout au plus à orner mes jambes et mes bras.

Rodolphe lui jeta un regard enamouré, ravi de voir ses délicates mains posées sur la maille gris charbon.

– À la bonne heure ! dit-il. Ma poitrine sera votre bouclier, il est donc naturel qu'elle soit bien protégée.

Elle le regarda, les lèvres tremblantes, tendit la main comme pour la porter à sa joue mais, se reprenant aussitôt, dit :

– Allons, mettons-nous en selle, cher compagnon d'armes.

Ils enfourchèrent leurs montures et entreprirent de traverser une pinède touffue, au sol jonché d'aiguilles. Il y régnait un calme parfait, que nulle brise ne troublait. En chemin, Ursule dit à Rodolphe :

– Je suis à l'affût de quelque signe qui indiquerait le chemin vers le Sage de Songemans. N'avez-vous point rencontré de cours d'eau hier ?

– Si, répondit Rodolphe. Je le suivis d'ailleurs sur une longue distance, mais finis par le quitter lorsqu'il me sembla par trop s'orienter vers le nord.

– Vous fîtes fort bien, dit-elle. Non seulement ce choix permit nos retrouvailles, mais qui plus est cette rivière vous aurait mené droit à Outre-Malmont. Il nous faut à présent en trouver une autre, celle qui descend droitement des hauteurs – non point des grandes montagnes, mais des hautes terres où vit le Sage de Songemans. Je ne sais si la chevauchée sera brève ou longue, mais l'onde nous servira de guide.

Ils allèrent par le bois, qui resta inchangé des heures durant. Se reposant enfin, Ursule expira longuement, comme l'on dépose le fardeau d'un souci.

– Pourquoi soupirez-vous, chère compagne de route ? s'enquit Rodolphe.

– Oh, fit-elle, c'est d'aise que je soupire, car une pensée m'est venue : il y a peu j'étais esclave, tenaillée d'effrois qui enfiellaient mon cœur, puis je me retrouvai errante et esseulée. Et à présent... Je me disais donc à l'instant que si je retrouvais un jour mon pays, mon foyer, le simple parfum d'une pinède suffirait alors à m'emplir de bonheur.

Rodolphe lui lança un regard ardent, mais resta silencieux.

– Dites-moi, chère amie, demanda-t-il enfin, que ferons-nous donc si notre chemin devait croiser celui de brigands ?

– Cela ne risque point d’advenir, répondit la damoiselle, car les bois d’ici sont craints de tous et désertés ; de ce fait, les bandits ne voient point de profit à y tendre leurs embuscades. Mais si la mauvaise fortune nous les voulait faire rencontrer, le blason d’Outre-Malmont sur mon armure suffirait à les amadouer – après un bref silence, elle reprit : Il est vrai toutefois que nous pourrions être pris en chasse par les cavaliers d’Outre-Malmont. Ils redoutent ces bois, il est vrai, mais cette crainte n’est rien en comparaison de la terreur que leur seigneur leur inspire. Quoi qu’il en soit, nous avons pris une belle avance ; il est donc peu probable qu’ils parviennent à nous rattraper avant que nous ayons trouvé le Sage. Alors, ce dernier nous portera sans doute secours.

– Certes, répondit Rodolphe. Mais dans le cas où nos poursuivants nous rattraperaient, souffririons-nous de nous laisser prendre vifs ?

Lui adressant un regard solennel, la damoiselle posa une main sur le chapelet qu’elle portait autour du cou et déclara :

– Sur ce talisman, il nous faut jurer de vivre aussi longtemps que nous le pourrons, quoi qu’il advienne. Car il n’est de situation si désespérée que nous ne puissions y voir s’ouvrir la voie du salut. Et pourtant, ô combien le trépas serait-il plus doux qu’un retour à Outre-Malmont !

Ils cheminèrent un moment en gardant le silence, que Rodolphe rompit enfin, d’une voix morne et lente :

– Peut-être serait-il bon de me conter un peu les atrocités que vous subîtes lors de votre sinistre séjour à Outre-Malmont ?

– Peut-être, répondit-elle, mais je n’en ferai rien. Il est déjà certaines choses qu’un homme ne saurait aisément révéler à un autre, serait-il aussi cher ami que vous l’êtes pour moi. Et souvenez-vous, poursuivit-elle en esquissant un sourire,

que cet accoutrement est trompeur, et que je ne suis qu'une femme. Et il est aussi certaines choses qu'une femme ne saurait révéler à un homme, quand bien même il l'aurait tenue longtemps entre ses bras.

À ces mots, elle devint écarlate.

– Je suis désolé de vous avoir fait cette requête, dit tendrement Rodolphe. Je ne poserai plus aucune question à ce sujet.

Elle lui sourit avec amitié, et ils poursuivirent leur route en conversant de choses et d'autres.

Mais quelque temps après, Rodolphe reprit :

– Si cela ne vous incommode point trop de me conter comment vous tombâtes entre les mains des hommes d'Outre-Malmont, j'aimerais vivement ouïr ce récit.

Éclatant de rire, Ursule répondit :

– Pourquoi ne cessez-vous de m'assaillir de questions sur ma captivité, mon ami ? Vous n'êtes pourtant point sans connaître déjà une bonne partie de cette histoire. Soit, je vous en parlerai donc sans qu'il m'en coûte trop, même si le récit est proprement odieux.

– Ne vous offusquez point, dit Rodolphe, honteux, de ce que je veuille m'enquérir de vous et de vos jours passés, puisque nous sommes à présent compagnons de route.

– Eh bien, dit la damoiselle, comme tout cela eut lieu hors des murs d'Outre-Malmont, je puis vous en parler – et Ursule commença son récit : Après m'avoir exposée au marché aux esclaves de Mont-aux-Foires, où l'on ne me vendit point, le montagnard me mena vers les montagnes qui surplombent Bourg-l'Or. Alors que nous en approchions, il m'avoua un jour qu'il se réjouissait au plus profond de son être que nul ne m'ait acquise au marché. Quand je lui en demandai la raison, il se mit à verser des larmes et s'exclama, chevauchant toujours à mes côtés : « Plût à Dieu que je ne t'aie jamais enlevée ! » Je lui demandai quelle souffrance était la sienne, même s'il me semblait la deviner, en vérité. « Je souffre de t'aimer à

en mourir, répondit-il, car même si ton sang n'est point de ceux auxquels je puis m'unir, je te veux pour épouse... mais je crains que tu me refuses pareil amour, désormais.» Je lui dis que ses craintes étaient fondées, mais que s'il me traitait en amie, je saurais lui rendre la pareille. «C'est un bien piètre réconfort, répondit-il. Je te voudrais mienne de ton plein gré.» Je lui dis que c'était impossible, car je ne pouvais donner mon amour qu'à un seul homme. «Cet homme vit-il?» s'enquit-il. «Je l'espère, en vérité, répondis-je. Mais s'il n'est plus, alors mon désir pour les hommes est mort avec lui.»

Ainsi parlâmes-nous. Le montagnard semblait abattu et d'humeur fort sombre mais, dès lors, il se comporta à mon égard comme l'aurait fait un frère. Il proposa de m'escorter, si tel était mon souhait, jusqu'à la route qui retournait à Blanchemuraille. Toutefois, comme vous le savez, il me fallait aller de l'avant, et non point revenir sur mes pas.

Ainsi arrivâmes-nous aux montagnes de Bourg-l'Or. Un matin, en se levant, le montagnard fit montre d'une humeur bien plus sombre qu'à l'accoutumée. En proie à une grande agitation, il ne cessait d'aller et venir, incapable de quoi que ce fût d'autre. Je lui demandai donc ce qui le tourmentait, et il répondit : «Ma fin approche : mon spectre m'est apparu en vision et je me sais condamné. Ma tombe m'attend en ces montagnes.» «Tu as dû faire quelque cauchemar, lui dis-je, il n'y faut point accorder d'importance.» Je l'entretins alors de choses légères, m'efforçant de le réconforter, mais son humeur ne changea point. «Cela n'augure rien de bon pour toi non plus, poursuivit-il, car ces contrées te seront encore plus hostiles sans moi.» Il n'avait point tort, et je le pris en pitié, car bien que rustre et disgracieux, il n'était point méchant homme. Mon humeur s'assombrit à son tour malgré moi, et nous poursuivîmes notre route, moroses tous deux. Vers le coucher du soleil, au coin d'un escarpement de la montagne, nous tombâmes sans nous y attendre sur

une dizaine d'hommes en armes, qui dressaient leur camp au pied d'un grand roc. Quatre d'entre eux étaient encore sur leurs chevaux, et lorsque Taureau Long-Nez – car c'était son nom – tenta de nous faire battre en retraite, ces cavaliers eurent tôt fait de nous assaillir. Ils nous menèrent devant un homme à l'air cruel qui, pour tout dire, n'était autre que le seigneur d'Outre-Malmont, celui-là même que vous rencontrâtes par la suite. Il ne s'attarda point sur Taureau Long-Nez, mais bien davantage sur moi, m'examinant de près, me manipulant comme on le fait d'un cheval de foire, tant et si bien que je manquai lui porter un coup du poignard que je tenais enserré dans mon corsage, mais le chapelet m'en empêcha. Pour bref parler, il exigea de Taureau qu'il me vendît, ce que Taureau, le regard féroce, refusa net, fermement campé face au seigneur, qui partit d'un grand rire. « Qu'il en soit ainsi, dit-il. Je la prendrai donc gratis. Merci à toi de ménager mon or ! » Taureau répondit alors : « Si vous la prenez comme esclave, je vous conseille de me prendre aussi, car libre, je vous poursuivrai et vous tuerai à la première opportunité. Nombreux sont les jours que compte l'année, et l'un d'entre eux me donnera à coup sûr l'occasion de jouer du poignard. »

En entendant ces mots, le seigneur devint très pâle. Sans prononcer une parole, il jeta un regard vers l'un de ses hommes, qui se tenait près de Taureau, une grande épée au poing. Il leva la main et la laissa retomber par deux fois. Alors, l'homme d'armes recula d'un pas, leva son épée dans les airs et frappa Taureau, lui fendant le crâne.

La face du seigneur retrouva ses couleurs. « À présent, mes vassaux, dit-il, faisons bonne chère et réjouissons-nous, car du moins avons-nous fait quelque bonne trouvaille en ces montagnes ! » Ils firent alors ripaille et l'on me servit également – mais je n'avais nul appétit, car mon âme était au plus mal et j'avais le cœur lourd, pressentant que le pire restait à

venir. J'avais du chagrin pour Taureau Long-Nez, qui n'était point méchant homme et avait su gagner mon amitié.

Ils passèrent la nuit céans, laissant Taureau gésir à même la terre comme un chien, sans sépulture, et, le lendemain, prirent la route d'Outre-Malmont. Ils voyageaient rapidement, n'ayant nulle charge, et ne faisaient halte que pour se restaurer et prendre du repos, le soir venu. Dès le premier soir, le seigneur me fit mander pour m'entretenir en privé. Là, il exigea de moi des choses déshonorantes que je refusai. Il proféra les pires menaces ; me trouvant seule avec lui, je le menaçai à mon tour d'attenter à mes jours ou aux siens. À ces mots je le vis pâlir, comme il l'avait fait devant Taureau Long-Nez, mais il ne fit venir aucun de ses hommes pour m'occire, me renvoyant simplement à mes geôliers. Je parvins donc à Outre-Malmont saine et sauve.

– Et à Outre-Malmont, s'enquit Rodolphe, quel sort vous réserva-t-on ?

Ursule sourit et, levant l'index, répondit :

– Outre-Malmont est un très grand castel, entouré d'un beau pays. Il est coiffé de maintes toitures et abrite de nombreuses et belles pièces. Là, on m'accommoda une belle chambre au milieu d'un jardin, et l'on mit à mon service des servantes qui me menèrent au bain, me vêtirent de délicats atours, me donnèrent à manger, à boire, et pourvurent à tous mes besoins. Voilà tout ce que je vous conterai pour l'heure.

## Le Sage de Songemanse



La nuit allait tomber lorsqu'ils atteignirent le cours d'eau qu'ils cherchaient. Celui-ci se frayait un chemin à travers la pinède, qui le bordait du côté où Rodolphe et Ursule se trouvaient. Sur la rive opposée, le bois ne retrouvait sa densité qu'après une distance de quelques pas. Les berges étaient hautes, le lit de la rivière profond, et son cours était rapide.

– Il est impossible de le traverser, constata Ursule. Mais qu'à cela ne tienne, demain nous le remonterons.

Ils firent donc halte là et allumèrent un feu près de l'onde, se relayant plusieurs fois pour monter la garde jusqu'au lever du jour. Il ne se produisit rien de remarquable cette nuit-là, hormis le rugissement d'un lion que Rodolphe crut ouïr par deux fois.

Lorsqu'ils furent tous deux éveillés, ils se hâtèrent de rejoindre leurs chevaux et entreprirent de longer le cours d'eau vers son amont. À midi, ils parvinrent à de hautes terres rudes et broussailleuses, au-delà desquelles apparaissait de temps à autre la gigantesque muraille des montagnes, qui toutefois ne semblait guère plus proche à Rodolphe qu'à son arrivée au Vallon de la Tour. Le chemin fut éprouvant tout au long du jour. Le cours d'eau se déroba même parfois à leur regard, en particulier lorsqu'il fendait une colline, filant entre deux escarpements, sans nulle berge praticable de part et d'autre.

Ils progressaient si lentement que Rodolphe, perdant

patience, déclara à Ursule qu'il désespérait de jamais rencontrer le Sage. Mais Ursule, d'humeur enjouée, le moqua gentiment et avec tant de tendresse qu'il sentit son cœur s'alléger. Elle le pria alors d'aller chasser pour eux quelque gibier, car le temps s'écoulait rapidement et elle ignorait quand ils parviendraient à la retraite du Sage. Rodolphe se saisit aussitôt de son arc turc et tua trois petits coqs de bruyère, dont ils firent un joyeux dîner à la belle étoile.

Mais leur joie céda bientôt la place à la fatigue car, sans nulle forêt pour changer le crépuscule en ténèbres, ils avaient, ce soir-là, cheminé fort tard après le coucher du soleil et jusqu'au lever de la lune. Ils avaient fait halte sur une étendue d'herbe douce, entre la rivière et la lande qui descendait en pente raide, formant un arc autour d'eux.

Ils s'y installèrent et, dans le silence de la nuit, perçurent un roulement de tonnerre porté par le vent, qui leur sembla le grondement d'ondes lointaines. Lorsque, le jour venu, ils s'en retournèrent au bord de l'eau, ils y virent dériver des monceaux d'écume, qui leur donnèrent l'impression d'être non loin d'une grande chute d'eau en quelque large gorge de montagne. Ne sachant que faire, ils passèrent une seconde nuit en ce lieu. Si grande était leur fatigue qu'ils s'éveillèrent plus tard encore que le jour précédent, après n'avoir que fort peu monté la garde pendant la nuit, et point du tout après les premières lueurs de l'aube.

Rodolphe, se redressant, vit qu'Ursule dormait encore. Il se leva, regarda alentour et vit leurs deux chevaux qui paissaient au bas de la lande. Auprès d'eux se trouvait un grand homme à la barbe blanche, appuyé sur son bâton. Rodolphe saisit son épée et se dirigea vers le nouveau venu. Le soleil fit étinceler la lame au moment où le vieillard se retourna. Levant son bâton en signe de bienvenue, il s'approcha de Rodolphe. Ursule, s'éveillant à son tour, se leva et aperçut immédiatement le vieil homme.

– Rangez votre épée, compagnon de route, s'écria-t-elle, et louez donc les saints : voici le Sage de Songemans !

Ils restèrent tous deux immobiles, jusqu'à ce que le Sage les rejoignît. Les embrassant, celui-ci leur dit :

– Grand est mon bonheur de vous voir enfin céans, je ne vous attendais guère plus tard qu'à présent. Montez en selle et suivez-moi sans plus tarder, car la vie est fort brève pour ceux qui n'ont point encore goûté l'eau de la Source au bout du monde. En outre, si par malchance vous rencontriez les cavaliers d'Outre-Malmont, vous seriez en bien fâcheuse posture sans m'avoir à vos côtés.

Rodolphe observa que, malgré son grand âge, l'homme avait fière allure : fort, robuste, grand, les lèvres rouges, les joues vermeilles et les yeux brillants. Nulle ride ne flétrissait la peau de son visage et de ses mains. Rodolphe aperçut également à son cou un chapelet semblable au présent de sa marraine.

Ils se mirent alors en selle et, sans prononcer un mot de plus, le vieillard les mena de l'autre côté de la lande. En peu de temps, ils se retrouvèrent à nouveau dans une forêt, de hêtres cette fois-ci, trouée ici et là d'une clairière constellée de buissons de houx et d'épines. Ils descendirent longtemps un large versant et en remontèrent un autre.

Ils chevauchèrent ainsi une heure durant, sans que le vieillard prît la parole, même si son regard laissait à penser qu'il en avait grande envie. Ils se gardèrent également de parler, retenus par l'espoir et la crainte qui habitaient leurs cœurs.

Parvenus à un sommet, ils découvrirent en contrebas une plaine qui s'étendait à la lisière de la forêt. Ils atteignirent bientôt une vaste clairière d'une douzaine d'acres, où se trouvaient quelques fermettes, des enclos à chèvres, trois champs où se dressaient des épis de blé bien drus, et plusieurs potagers où poussaient choux et légumes. À l'autre bout de la clairière, là où la forêt se refermait, était bâtie une robuste et

jolie chaumière de rondins. À côté de la maisonnette gargouillait un ruisseau, qui rejoignait une rivière coupant la clairière par le travers. Un crucifix de bois sculpté était accroché au-dessus de la porte de la chaumière, et un arc ainsi qu'une courte lance étaient posés contre le mur du porche.

Observant ces lieux avec grande attention, Rodolphe se demanda s'il ne s'agissait point là de cette chaumière où la dame d'Abondance avait autrefois vécu auprès de la cruelle sorcière. Mais le vieillard dit en regardant Rodolphe :

– Je devine tes interrogations, mais il n'en est rien. La maison à laquelle tu penses est encore loin d'ici, et tu auras l'occasion de t'y rendre. À présent, chers enfants, bienvenue en l'humble demeure de celui qui découvrit un jour l'objet de votre quête, mais renonça aux bienfaits que vous en espérez, et qui saura peut-être se souvenir de ce que votre mémoire aura effacé.

À ces mots, il les mena à l'intérieur de la chaumière, jusqu'à une pièce dépouillée, à l'ameublement rudimentaire. Là, il les pria de s'asseoir et leur porta quelques denrées : du fromage, du lait de chèvre et du pain. Ils parlèrent de choses légères et banales, telles que la vie dans la forêt et le passage des saisons. Le vieil homme n'était guère disert, sans doute peu habitué à la conversation, mais n'en était pas moins affable et courtois. Lorsqu'ils eurent fini de manger et de boire, il déclara enfin :

– Vous m'êtes venus trouver car vous êtes en quête de la Source au bout du monde, et vous espérez que je vous en enseigne le chemin. Mais avant de ce faire, j'aimerais savoir ce que vous en connaissez déjà.

– Fort peu de chose, en ce qui me concerne, répondit Rodolphe. Je sais seulement qu'il nous faut passer par le Rocher du Guerrier, et que vous savez comment y parvenir.

– Et toi, damoiselle? demanda l'ancêtre. Que sais-tu à ce sujet? Dois-je tout t'apprendre de la route qui traverse les

montagnes, de la Muraille du Monde, de la Vallée d'Hiver et du Peuple innocent, de la Chaumière sur le Chemin, de la Forêt étrange et de l'Arbre sec?

– Nenni-da, répondit Ursule, je connais tout cela. Il se peut toutefois que cela ne nous suffise point.

– J'étais dans votre cas, il y a de nombreuses années de cela, dit le Sage, lorsque, vivant près de Songemanse, l'on vint s'enquérir de mes connaissances. Je révélai à ces gens tout ce que je savais, mais peut-être ne fut-ce point suffisant, car nul ne les revit jamais. Sans doute périrent-ils avant même que d'avoir atteint la Source. Quant à moi, ce n'est que devenu bien vieux que je décidai à mon tour de partir à sa recherche, et finis par la découvrir, car je portais au cou le chapelet des pèlerins qui se lancent dans cette quête. J'en sais tout désormais, et puis tout enseigner. Mais dis-moi, jeune damoiselle, qui donc t'instruisit de la sorte?

– Une très belle femme qui, à ce que j'en compris, était dame et reine des champions de La Ferté-sous-Falaise, non loin de mon pays.

– Oui-da, fit le Sage. Et qu'advint-il d'elle depuis lors?... Mais non, s'interrompit-il, nul n'est besoin de te le demander, car je vois à vos visages qu'elle n'est plus. Cela signifie donc qu'elle fut assassinée, sans quoi elle serait toujours de ce monde. Je dois donc vous demander si vous étiez de ses amis.

– Elle était certes mon amie, répondit Ursule, puisqu'elle s'est comportée comme telle à mon égard. Et je crois que cet homme la tenait également en grande amitié.

Rodolphe baissa la tête et le Sage l'observa sans mot dire. Puis il prit la main de chacun d'eux et les garda un instant dans les siennes, silencieux. Rodolphe semblait triste et abattu, cependant qu'Ursule le regardait avec tendresse.

– Chevalier, reprit le Sage, il me semble à présent percevoir la trempe de ton âme, et mieux comprendre le lien qui vous unit tous deux. Je n'en dirai rien pour l'heure, mais laisserai

l'arbre pousser selon sa graine. Je sais à présent que mon ancienne amie aurait souhaité que je partageasse avec vous mon savoir sur la Source au bout du monde. Cela fait, je ne pourrai rien accomplir de plus, si ce n'est laisser votre bonne fortune triompher, si elle le doit. Mais attendez donc un peu.

Le Sage s'en fut à un coffre, d'où il tira un ouvrage, enveloppé d'une précieuse étoffe de soie et d'or, relié de cuir bouilli et orné d'étranges symboles.

– Ce grimoire, dit-il, est l'héritage que je reçus à Songemane avant de devenir le sage que je suis aujourd'hui. Il provenait de mon bisaïeul, et mon père me pria d'en prendre soin comme de mon bien le plus précieux. Mais je n'y pris garde tant que ma jeunesse fut, et l'âge d'homme me trouva empli de lassitude et de chagrin. Alors, seulement, je me tournai vers le grimoire et devins sage à sa lecture. Dès lors, les gens s'en vinrent me solliciter et ainsi s'accomplit ma destinée. Dans cet ouvrage est écrit, parmi d'autres objets, tout ce que vous désirez savoir. Je vais vous en faire lecture et vous en expliquer le sens. Il ne serait point convenable, cependant, de lire ce livre sous un toit, même aussi innocent et humble que ce chaume. Par ailleurs, vous ne sauriez ouïr les sagesses d'antan accoutrés comme vous l'êtes : toi, chevalier, dans ton costume d'assassin, le bâton de la colère pendu à ton côté, et toi, damoiselle, dans ces atours que la ruse et le mensonge t'ont fait subtiliser au tyran.

Le vieillard alla vers un autre coffre dont il sortit deux balluchons. Il en remit un à Rodolphe et l'autre à Ursule.

– Damoiselle, dit-il, va dans cette chambre ôter les habits de ce monde, et revêts ceux que tu trouveras enveloppés en ce tissu. Et toi, chevalier, prends cet autre paquet, va jusques au bosquet derrière la maison, et fais de même. Demeures-y jusqu'à ce que l'on t'y vienne quérir.

Rodolphe prit le ballot et marcha jusqu'au bosquet. Là, il défit son armure et revêtit l'habit qu'il trouva dans le tissu

plié : c'était une longue robe de drap blanc, semblable à une aube, brodée aux poignets, aux ourlets et au col de motifs d'or et de soie, et serrée à la taille par une ceinture de soie rouge. Il attendit un moment, s'interrogeant sur le sens de tout cela et de tout ce qu'il avait vécu depuis son départ des Hauts-Prés.

Ses deux compagnons le rejoignirent enfin, Ursule vêtue d'un habit pareil au sien et le vieillard tenant le grimoire à la main. Il sourit au jeune homme et lui adressa un amical signe de la tête. Ursule, quant à elle, rougit telle une rose en voyant Rodolphe, tant il ressemblait aux anges qu'elle avait vus peints au chœur de Sainte-Marie-de-Hautlieu.

## Les enseignements du Sage de Songemanse



Le Sage les mena à travers bois jusqu'à une clairière au centre de laquelle se dressait une table de pierre, que Rodolphe imagina semblable à celle sur laquelle la sorcière, selon le récit de la dame d'Abondance, avait sacrifié la chèvre à ses démons. Il changea d'expression à cette pensée et le Sage, qui l'observait, dit à voix basse, en secouant la tête :

– Ces contrées sauvages et isolées regorgent d'endroits pareils à celui-ci, où les peuples de jadis venaient adorer les dieux de la Terre tels qu'ils les imaginaient. Les enseignements de ce grimoire provenant de ces mêmes peuples, l'endroit me semble idéal pour en faire lecture. En revanche, si ce livre et ses auteurs – morts depuis bien longtemps – inspirent en vous quelque crainte, il n'est point trop tard pour vous en retourner et chercher la Source sans mon aide. Vous pourriez en effet la découvrir même ainsi. Mais si nulle peur ne vous habite, prenez place dans l'herbe. Je poserai le grimoire sur cette ancienne table afin de le lire, et vous m'écoutez avec attention.

Ils s'assirent donc côte à côte, et Rodolphe aurait volontiers pris la main d'Ursule dans la sienne pour la caresser si elle ne l'avait retirée, bien qu'il lui fût également difficile de quitter le jeune homme du regard. Le vieillard les considéra d'un œil grave, mais entièrement dénué de courroux, et commença sa lecture. Nous révélerons plus tard au cours du récit le contenu

de ce livre qui, pour l'essentiel, décrivait de manière exhaustive, dans ses grands et petits détails, la route menant à la Source au bout du monde. La lecture fut longue et, lorsque le Sage l'eut achevée, il interrogea tantôt Rodolphe, tantôt Ursule sur ce qu'ils en avaient retenu. S'il leur arrivait de se tromper, le Sage lisait et relisait encore la partie concernée, comme l'on fait avec les enfants à l'école. Finalement, alors que le soleil déclinait, Rodolphe et la damoiselle réussirent à répondre avec justesse à toutes les questions posées par le vieillard. Il les pria alors de l'accompagner jusque chez lui, pour s'y restaurer et y passer la nuit.

– Demain, dit-il, je vous dispenserai la dernière leçon du livre, puis vous partirez pour le Rocher du Guerrier. Je suis certain que rien de fâcheux ne vous arrivera en chemin ; néanmoins, et parce qu'il me semble aujourd'hui avoir aperçu les ennemis d'Outre-Malmont lancés à vos trousses, je vous escorterai sur une partie du trajet.

Ils rentrèrent à la chaumière, où le vieil homme se montra enjoué au possible, entretenant la conversation de façon plaisante et amicale, et tous se réjouirent.

Au matin, ils s'en retournèrent à l'ancien autel et reçurent à nouveau les enseignements du vieillard, jusqu'à devenir parfaitement éclairés sur tout ce qui avait trait à la Source au bout du monde. Ils restèrent longtemps assis à l'écouter, jusqu'à la tombée du jour, puis passèrent une autre nuit en la chaumière du Sage de Songemanse.

## VII

### Une aventure sur le chemin

u point du jour, Rodolphe et Ursule se levèrent et enfilèrent leurs vêtements ordinaires. Après avoir rompu le jeûne, ils firent leurs préparatifs pour la route. Le vieillard glissa quelques victuailles dans leurs sacoches et dit :

– Voilà qui pourvoira à vos besoins pour les jours à venir. Lorsque vous serez à court, je vous ai appris que faire.

Ils rejoignirent leurs chevaux et Rodolphe offrit au vieillard de monter le sien, tandis que lui-même irait à pied, aux côtés d’Ursule. Le Sage accepta, mais dit en souriant :

– Tu es fils de roi et gentil damoiseau, sans quoi j’aurais refusé, car je n’en ai nul besoin, les bienfaits de l’eau de la Source m’ayant rendu plus fort que toi.

Ils se mirent en route. Rodolphe remarqua qu’Ursule restait silencieuse et distante à son égard, et cela l’irrita tant qu’il finit par lui demander :

– Mon amie, m’en voulez-vous pour quelque motif? Me le direz-vous, que je puisse amender ma conduite? Car c’est à peine si vous me parlez, vous vous détournez de moi et semblez m’accorder fort peu d’attention. Vous êtes comme un beau matin printanier, devenu froid et nuageux après midi. Qu’y a-t-il donc? Nous partons pour un long voyage ensemble, et sans doute ne pourrons-nous compter que l’un sur l’autre pour trouver secours ou réconfort. Il serait fâcheux que nos cœurs s’éloignassent, alors que nos corps sont si proches.

Ursule rit et rougit à ces mots. Décontenancée, elle lança à Rodolphe un regard contrit :

– Je suis fort marrie de ressembler au portrait que vous faites de moi, car mon intention n’était point de me comporter de telle façon. Le fait est que je réfléchissais à ce long périple que nous entreprenons, vous et moi, et à ce qu’il adviendra de nous si nous en revenons vivants, après avoir accompli tout ce que nous souhaitons – elle se tut un instant, peinant visiblement à dire ce qu’elle voulait, mais reprit enfin : Mon ami, il faut me pardonner, car ce que vous avez cru voir en moi, il m’a semblé le percevoir en vous : distance et froideur à mon endroit. Mais je sais à présent qu’il n’en était rien, puisque votre méprise était à la hauteur de la mienne.

À ces mots, elle tendit vers lui une main qu’il saisit, embrassa et caressa, sous son regard aimant. Ils continuèrent leur route ensemble, heureux et rassérénés. Pendant cet échange et les instants qui s’ensuivirent, Rodolphe et Ursule n’avaient prêté que peu d’attention au vieillard, au point d’en oublier sa présence, alors qu’il chevauchait toujours à la droite de Rodolphe. Le vieil homme, quant à lui, ne disait mot, faisant mine de ne rien ouïr de leur conversation.

Dans la forêt qu’ils traversèrent, le sol était relativement égal. Par la suite, les arbres se clairsemèrent et le terrain devint plus accidenté, jusqu’à s’escarper tout à fait en hautes collines et profondes vallées. Ils croisèrent maintes bêtes sauvages et, au coucher du soleil, entendirent par trois fois le rugissement d’un lion. Le Sage les mena par des chemins tortueux de sa connaissance, contournant le pied des collines, longeant souvent de petits cours d’eau, et franchissant même des cols de montagne lorsqu’il le fallait, ce qui advint par deux fois en cette journée.

Le crépuscule tomba alors qu’ils traversaient une petite vallée où coulait un ruisseau bordé de buissons, au milieu

d'une agréable et verdoyante étendue, plantée çà et là de grands châtaigniers.

– Il faudra dorénavant nous garder contre deux principaux dangers en cette vallée, dit le vieillard. En premier lieu, les lions : ils ne s'attaqueront sans doute point à des hommes armés, mais pourraient néanmoins assaillir vos montures, s'ils venaient à flairer leur présence. Et la perte de celles-ci vous plongerait à coup sûr dans l'embarras. Le second péril que vous encourez viendra de vos poursuivants d'Outre-Malmont. Pour ce qui est des lions, si vous élevez un grand feu auprès duquel vous attachez vos chevaux, et si vous vous tenez à distance du ruisseau et de ses buissons, vous n'aurez nullement à les craindre.

– Certes, fit Rodolphe. Mais si les cavaliers d'Outre-Malmont sont sur nos talons, ne risquons-nous point de leur révéler notre position, en l'éclairant ainsi ?

– Si vous étiez seuls, répondit le Sage, je vous recommanderais de voyager toute la nuit et de braver tous les dangers plutôt que de retomber entre leurs mains. Mais puisque me voici votre guide, je vous enjoindrai seulement d'allumer un feu sous ce grand arbre que vous voyez là-bas, et de me laisser me charger des hommes d'Outre-Malmont. Et je vous prie instamment de m'obéir en toutes choses.

– Qu'il en soit ainsi, dit Rodolphe. J'ai tant vécu de trahisons ces derniers temps qu'il me faut vous accorder toute confiance, sans quoi je me trouverai définitivement sans ressources. Mettons-nous donc à l'ouvrage sans tarder.

Ils érigèrent alors un haut fagot de branchages qu'ils embrasèrent, puis attachèrent leurs chevaux à l'arbre que le Sage avait indiqué. Une nuit d'encre était tombée lorsqu'ils finirent de s'acquitter de cette tâche. Ils firent ensuite rôtir dans les flammes le lièvre que Rodolphe avait tué en chemin, pendant que le Sage descendait au ruisseau pour y puiser de l'eau dans une bougette de cuir, « car, déclara-t-il, je connais

les animaux de ces bois aussi bien qu'ils me connaissent, et nous vivons en paix».

Tous trois s'assirent enfin et se restaurèrent. Rodolphe et Ursule avaient ôté leurs armures à la requête du Sage :

– Vous n'aurez point à ferrailer contre les cavaliers d'Outre-Malmont ce soir, leur avait-il dit.

Ils soupèrent en ces lieux sauvages, le cœur empli d'allégresse, car nos deux voyageurs nourrissaient de grandes espérances, et le monde leur semblait beau. Mais leur bonheur céda bientôt le pas à la fatigue, car la route avait été longue et rude. Ils ne tardèrent donc point à se coucher afin de trouver quelque repos. Avant que de fermer les yeux, Rodolphe aperçut le Sage qui, debout et drapé d'une cape lui couvrant le chef, esquissait d'étranges signes de la main droite. Rodolphe pensa qu'il s'agissait sans doute de quelque sorcellerie destinée à les protéger, et se retourna dans l'herbe pour s'endormir aussitôt.

Le contact d'une main vint le tirer de son sommeil. Il se redressa d'un coup, à demi éveillé d'un songe qui l'avait ramené à ses jours passés, et s'écria :

– Ah çà ! Roger, est-ce toi ? Que se passe-t-il ?

S'éveillant tout à fait, Rodolphe s'aperçut que c'était le Sage qui l'avait touché. Tout près de lui se tenait également Ursule.

Une flamme vacillante dansait encore parmi les rouges braises de leur grand feu. La lune s'était levée et brillait dans un ciel sans nuages.

Le Sage parla d'une voix douce mais rapide :

– Allongez-vous tous deux à terre, je m'en vais vous couvrir de ma cape. Prenez bien garde de n'en point sortir, ni de prononcer le moindre mot avant que je vous y autorise, et ce, quoi qu'il advienne ! Les cavaliers d'Outre-Malmont nous ont retrouvés.

Ils obéirent au vieil homme, mais Rodolphe parvint à jeter

un œil sous un coin de la cape : il vit alors le Sage s'éloigner et s'appuyer contre l'arbre en tenant, une bride dans chaque main, les chevaux à ses côtés. À ce moment, Rodolphe entendit un martèlement de sabots sur les pierres du ruisseau, et un homme s'écria :

– Or çà ! Ils nous auront entendus venir ! Hardi ! Donnez de l'éperon jusqu'à ce feu et ce grand arbre, ils ne nous échapperont point !

Le choc sourd des sabots retentit alors sur l'herbe et nos voyageurs se retrouvèrent très rapidement encerclés par une escouade d'hommes à cheval. Ils étaient plus d'une vingtaine, cuirasses et armes brillant au clair de lune. Les cavaliers, à présent immobiles, gardaient étrangement le silence. L'un d'eux le rompit enfin d'une voix tremblante, comme apeurée :

– Othary, Othary ! Que veut dire ceci ? Un instant auparavant, il y avait ici un feu, un arbre, des hommes et des chevaux, mais à présent, vois donc ! Il n'est rien d'autre que ces deux grandes pierres grises dans l'herbe, ce squelette blanchi appuyé contre l'arbre, entre deux tas de vieux ossements de chevaux ! Othary, en quels lieux sommes-nous donc ?

Un homme lui répondit, et Rodolphe reconnut bien la voix d'Othary :

– Je l'ignore, seigneur. Rien n'a changé ici, hormis le feu, les chevaux et les hommes. Là-bas apparaissent les mêmes collines, au-dessus de nos têtes brille la même lune, suivie du même petit nuage qui l'escorte comme un chien. Peut-être le brasier n'était-il qu'un feu de terre ? Pour ce qui est du reste, c'est sans doute le clair de lune qui nous aura trompés.

Le premier homme reprit la parole, chevrotant de plus belle :

– Non point, Othary ! Il n'en est rien ! Vois donc le squelette, les os et les pierres grises ! Et ce feu qui tour à tour apparaît et disparaît ! Ô Othary, ce lieu est maudit, pour sûr ! Ah çà, poursuivons nos recherches par d'autres chemins et

quittons ces parages, avant qu'une plus grande malédiction ne s'abatte sur nous.

Sans plus attendre, l'homme fit faire volte-face à sa monture et, talonnant furieusement, s'en fut au grand galop par le chemin qu'il avait emprunté en arrivant. Tous le suivirent sans hésiter, à l'exception d'Othary, qui resta un instant en arrière et, regardant alentour, éclata de rire.

– Et ainsi s'enfuit le neveu de mon seigneur ! À l'instar de son oncle, la bravoure ne l'encombre point en excès, sauf devant l'homme entravé de chaînes. Eh bien, que ces gens se soient enfoncés sous terre ou évaporés dans les airs, je me trouve fort aise de leur sorcellerie. Car j'ignore comment j'aurais souffert la vue du compagnon qui m'a vaincu en lice, changé en misérable châtré. De même qu'il m'eût été insupportable de voir cette belle femme entre les mains de ses tortionnaires, bien qu'étant accoutumé à de tels spectacles, en vérité. Voilà qui est bien. Mais il serait meilleur encore de chevaucher aux côtés de mon compagnon, plutôt que de servir le diable et son neveu.

Là-dessus, il fit demi-tour et s'en fut au galop rejoindre les autres. Le bruit des cavaliers ne tarda point à s'évanouir dans la nuit, et Rodolphe et Ursule n'entendirent bientôt plus que les cris des bêtes sauvages et le rire du courlis sur les coteaux. Alors le Sage vint les trouver et ôta la cape qui les recouvrait.

– Vous pouvez dormir tranquilles, à présent, dit-il en riant, dès lors que j'aurai ravivé notre feu. Vous n'entendrez plus parler d'Outre-Malmont de sitôt. L'aube ne se lève que dans trois heures : rendormez-vous donc, et tâchez de rêver l'un de l'autre.

Rodolphe et Ursule se redressèrent et remercièrent le vieil homme du fond de leurs cœurs, louant sa grande sagesse. Tandis que le Sage ranimait le feu, Rodolphe se campa devant Ursule et, prenant sa main, lui dit :

– Bienvenue à la vie, ô compagne de route!

Il gardait les yeux plongés dans les siens, comme s'il avait voulu la voir tomber dans ses bras. Ursule lui rendit un regard où l'amour le disputait à la réserve, et s'écarta quelque peu de lui. Alors Rodolphe lui baisa la main et, voyant qu'elle se recouchait à sa place, s'allongea à nouveau dans l'herbe. Tous deux s'endormirent d'un doux et profond sommeil.